

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 3 janvier 1885

SOMMAIRE

TEXTES : Huitième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—A nos lecteurs : Souhaits et vœux, par Noël Pays.—Le carnaval.—Un conducteur philosophe.—Le ciel étoilé.—Les missions africaines.—Paroles sages.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. Entre femmes, par Carlos.—Un conseil par semaine.—Récréations en famille : Logogriphe, énigme et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : 1884-1885 : Une bonne année à tous.—Prière ratifiée pour le jour de l'an.—Gravure du feuillet.

HUITIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le huitième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de décembre), aura lieu lundi soir, le 5 janvier, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

Bon an et bonjour à tous !

Salut, ô nouvel an ! Seras-tu le tonnerre Qui vient pendant l'orage épouvanter la terre ? Où seras-tu pour nous, ranimant notre espoir, Comme est au voyageur dont la force brisée Par la chaleur du jour se repose épuisée, L'air pur et parfumé du soir.

Oui, que nous apportes-tu, nouvel an, est-ce la paix, le bonheur et l'abondance, ou la misère, la famine et la guerre ?

Va, je crois te connaître d'avance, nouvel an qui t'annonces comme tes devanciers et ne fera ni mieux ni pire. Comme le viel an que tu viens remplacer, ton aurore est rose, mais ton doigt est de sang ; ton soleil éclairera encore des scènes de meurtre et de carnage, et, s'il fait mûrir les blés, il n'empêchera pas l'horrible spectre de la famine d'étreindre à la gorge les malheureux et les faibles.

Sous ta robe couverte de fleurs, tu caches bien des crépes, et tes yeux, souriants aujourd'hui, se mouilleront de larmes plus d'une fois pendant les douze mois que comptera ton existence.

N'importe, salut à la nouvelle année !

* * *

Comme l'a dit un écrivain célèbre, " puisque l'année qui vient de s'écouler a vécu les jours qu'elle avait à vivre, laissons la partir, et remercions Dieu qui nous a envoyé quelques beaux rayons de soleil."

Toute année qui finit doit se fermer sur une action de grâce, toute année qui commence doit s'ouvrir sur une prière, ne l'oublions jamais.

Je ne voudrais pas être un prophète de mauvais augure, un Cassandre, comme ce vieil homme dont l'histoire est connue et que je ne fais que répéter.

Dès 1815, notre homme répétait sans cesse à ses amis : " Nous allons à une révolution, ce sera pour l'année prochaine ! " L'année suivante arriva, et il n'y eut pas de révolution. Le vieillard n'en continua pas moins à répéter sa prédiction ; cela dura quinze ans. Enfin, la Révolution de 1830 éclata et, à force d'avoir eu tort, il finit par avoir raison.

Il ne faut cependant pas être grand clerc pour prédire que Français et Chinois s'entretueront en 1885, et qu'Anglais et Bédouins en feront autant.

* * *

Serais-je prophète parce que je vous dirai que les journalistes vont continuer à s'injurier à qui mieux mieux pendant douze mois encore ? Pas de moins du monde, c'est le vieil usage et, comme on le sait, l'avenir est le miroir du passé.

Voulez-vous savoir comment on se traitait entre écrivains il y a trois siècles ? relisez ces lignes adressées à Erasme, par Scaliger, dans une polémique à propos de Cicéron, dont Erasme était un admirateur passionné :

" Cicéron se caressait le menton avec la main gauche. Le malheureux ! Il se caressait le menton avec la main ! Ce serait merveille qu'en Allemagne on se caressât le menton avec le pied. Tu parles de son cou maigre et long. Si tu avais un cou de ce genre, le ferais-tu couper ?... Tu remarques qu'il tremblait

en commençant. Quoi ! misérable, as-tu regret qu'il n'ait pas été aussi impudent que toi ?... Vous voyez, excellents jeunes gens, à quel animal nous avons affaire. Et cependant, il s'est constitué juge suprême dans la république des lettres. En même temps qu'il se propose d'anéantir la mémoire de Cicéron, il a l'audace de se dire le véritable enfant de Cicéron. Toi, bourreau, le fils de l'homme que tu as exécuté ? Comment oses-tu, parricide, te donner pour le fils d'un père que tu as assassiné, et assassiner ce père que tu réclames maintenant ? A quel supplice te vouer, monstre, scélérat, ivrogne, enragé, bandit, pourveur infecte ? où sont les chaînes ? où sont les chevaux ? O furie, à qui as-tu espéré en faire accroire ? "

On n'y allait pas de main morte, dans le bon vieux temps, et notez qu'en fin de compte, c'était Erasme qui avait raison.

* * *

1885 ressemblera beaucoup à 1884.

Des jeunes filles riches épouseront encore leurs cochers ; des banquiers faussaires viendront se mettre chez nous à l'abri des poursuites de leurs victimes ; les gendres en voudront toujours à leurs belles-mères ; les femmes continueront à se taire le moins possible et leurs maris à boire trop ; les théâtres où l'on joue des pièces absurdes feront de bonnes recettes, et les poètes mourront de faim ; les marchands feront faillite et s'enrichiront ; les avocats plaideront, les clients paieront ; on naîtra, on vivra tout comme l'an dernier, et même on mourra du choléra à Montréal aussi bien qu'en Italie, et LE MONDE ILLUSTRÉ étendra toujours sa circulation.

Voilà qui est certain, et quand à ce qui regarde la politique : que le gouvernement appartienne à un parti qui porte un nom de couleur ou à un autre que l'on désigne sous un nom de bête, je m'en moque, pour le moment, comme un poisson d'une pomme.

Les acteurs changent, mais la pièce est toujours la même.

Plus ça change, plus c'est la même chose, dit le bon Alphonse Karr.

* * *

Il est cependant des choses que je suis heureux de ne pas voir changer : c'est la joie et le bonheur qu'éprouvent les enfants en recevant leurs étrennes.

O le beau et le bon jour que le jour de l'an pour ceux qui reçoivent et même pour ceux qui donnent !

Et pendant toute la semaine, quelles confidences entre fillettes et garçons, énumérant les jolis cadeaux que leur ont fait, grands parents, père, mère et amis de la famille !

Polichinelles et poupées ne vivront pas vieux, mais leur existence éphémère aura fait tant d'heureux, que leur souvenir ne mourra pas dans la mémoire de leurs petits bourreaux.

Quels bons baisers on donne à ces jolis chérubins qui viennent demander une bénédiction qu'on leur a déjà donnée cent fois en secret.

On va faire les visites aux parents :

Saluons d'abord le grand père,
Vraiment il nous semble moins vieux,
Et ses yeux
Sont encore tendres pour grand'mère...
Au jour de l'an, que chacun soit heureux !

Comme le disait si bien ce pauvre Blain de Saint-Aubin.

* * *

Le cadre qui m'est réservé est trop étroit pour faire une revue de l'année, mais je veux vous faire part, comme j'en ai l'habitude, de quelques réflexions que j'ai surprises hier, avec entente que vous n'en direz rien en haut lieu.

C'était au *Saint-Lawrence Hall* : deux amis se rencontrent et arrivent à parler de leurs camarades communs.

—Eh bien ! l'année a été bonne pour quelques-uns cependant ; X... est casé.

—Oui, je sais, après avoir fait faillite on lui a donné une jolie position dans les canaux.

—Il n'est pas le seul. B..., qui était marchand, a une place à la Poste ; S..., qui n'a jamais su faire une addition, a été nommé employé au bureau de l'auditeur, à Ottawa ; T..., un poète, est dans les Travaux Publics ; J..., qui est blanchisseur, a été nommé professeur de dessin, etc.....

Je n'en ai pas écouté davantage, mais cela m'a suffi pour constater que 1884 avait été témoin d'autant de sottises que les autres années.

Il y aurait là une jolie étude à faire qui lèverait bien des voiles... Mais chut...

* * *

Je veux aussi vous faire part d'une impression assez générale produite par la célébration de la dernière fête de Noël.

En lisant les comptes rendus des messes de minuit chantées en différents lieux, je remarque que l'on s'éloigne beaucoup, en ville, des vieilles traditions, et que c'est dans les églises de campagne seulement qu'on les a gardées.

Je m'explique.

On s'ingénie depuis quelques années, dans les villes, à choisir pour la grande nuit chrétienne une nouvelle messe en musique, très difficile à chanter, très savante, disent les amateurs, et très ennuyante dit le gros bon sens populaire.

J'ai beaucoup plus de respect pour le bon sens que pour la prétendue science et le goût des maîtres de chapelle qui tombent dans le travers que je viens de signaler.

Ceux-ci devraient savoir que la messe de minuit n'est pas une messe comme les autres, et que le peuple tient à la garder telle qu'elle nous a été transmise par nos pères, simple, pleine de souvenirs et empreinte de ce cachet de naïveté qui n'exclut pas la grandeur.

Qu'ils jouent des airs d'opéra, des polkas et des valsees le reste de l'année, dans les églises, c'est assez malheureux et assez ridicule, mais au moins qu'ils respectent la messe de minuit.

* * *

Le peuple, qui a le sentiment de la vérité, tient aux vieux airs, à la vieille méthode, et il a raison.

Donc, l'autre nuit, en revenant de la messe, les dix dixièmes des personnes qui sortaient de certaines églises faisaient cette réflexion :

—On nous gâte notre messe de minuit. Pas un air connu, une musique incompréhensible et, si cela continue, on arrivera à chanter *l'Adeste Fideles* sur l'air de Malbrouck.

Vous voyez, au lieu d'élever les âmes, les fanatiques de la musique savante en arriveront à ennuyer, tout simplement.

—Mais, répondent-ils, nous voulons former le goût du public.

Allons donc ! tâchez d'en avoir vous-mêmes ! Ne touchez pas à ces vieux Noëls, donnez ce qui réveille en nous des souvenirs, de ces chants et de ces pastorales qui vont droit au cœur dans leur adorable simplicité.

Dieu merci ! cette manie de musique énervante n'est pas encore admise partout, et j'espère qu'elle ne le sera jamais. Elle est trop difficile à rendre et je désirerais qu'elle le fut dix fois plus encore.

Si on laissait faire les musiciens, ils nous abimeraient le *Pater* et la *Préface* à coups de quadruples croches.

Quelques-uns vont vouloir me traîner aux gémonies et me traiteront de barbare et d'ignorant, tant pis pour eux !

Ils continueront de plus belle en 1885, vous verrez.

* * *

Mais pourquoi tant nous préoccuper de l'année qui commence, ne savons-nous pas qu'elle ne sera plus suivie d'aucune autre, qu'elle sera la dernière et qu'elle doit expirer dans trois jours.

Hélas ! oui, la fin du monde arrive le quatre de ce mois.

C'est un Américain qui, cette fois, nous annonce cette grande nouvelle. Il a fait ses calculs, il a consulté de vieux grimoires, il a braqué sa lunette sur les cieux, et le mouvement des astres lui a révélé que nous approchons du jugement dernier.

Savez-vous que c'est très grave, et que si on ne nous prédisait pas la même catastrophe tous les ans, il y aurait de quoi trembler.

Mais nous y sommes assez habitués maintenant, et les terreurs de l'an mille ne se renouvelleront pas de sitôt.

Quoi qu'il en soit, comme tout est possible et que je ne veux pas sembler être en retard, j'ai tenu à vous prévenir de la chose afin que vous preniez vos précautions.

Voilà encore une prédiction qui, à force de se répéter, finira peut-être par se réaliser.

LÉON LEDIEU.